

THÈSE · 4 OCTOBRE 2026

La Génération Dorée

Samy Samandjeu

La rareté n'est pas une fatalité. Elle est fabriquée. L'abondance aussi.

iamsamysam.com · @iamsamysam

Je crois que l'univers est intentionnel.

Je n'affirme pas cela comme une vérité que je pourrais prouver scientifiquement à quelqu'un d'autre, car je n'ai pas besoin que tout le monde partage cette conviction. C'est simplement la conclusion à laquelle ma propre expérience de la vie m'a conduit. Je suis né dans un petit village du Cameroun. La pauvreté de mon point de départ m'a appris la gratitude. J'ai grandi sans mon père, et cette absence m'a beaucoup enseigné sur la masculinité et la responsabilité, tandis que la force extraordinaire d'une mère qui portait à la fois la tendresse et l'autorité m'a appris à célébrer la divinité des femmes. Plus tard, la vie m'a offert des opportunités que je n'aurais jamais pu imaginer enfant, moi qui venais d'un village d'une vingtaine de maisons, avant de me confronter à la faillite. Elle m'a mis face à l'effondrement d'édifices que j'avais mis des années à construire. Puis, en l'espace de seize mois, deux ruptures du tendon d'Achille ont forcé quelqu'un qui avait passé l'essentiel de sa vie en mouvement à s'immobiliser. Ce qui ressemblait d'abord à une interruption, voire à une punition, est devenu un enseignement. Pendant cette immobilité, j'ai lu, questionné, réfléchi, et je me suis passionné pour l'intelligence artificielle, la conscience, l'économie et les systèmes par lesquels nous organisons la vie humaine. Avec le recul, les périodes que j'aurais autrefois appelées des malheurs sont devenues parmi les plus formatrices de mon existence. Rien n'a été perdu.

C'est pourquoi j'en suis venu à voir la vie à la fois comme un film et comme une salle de classe. Le film, c'est l'expérience elle-même : l'amour, l'ambition, l'amitié, la peur, la réussite, l'échec, la naissance, la mort, construire, perdre et recommencer. La salle de classe, c'est ce que ces expériences révèlent. Encore et encore, j'ai constaté que derrière ce qui ressemblait d'abord à un malheur se cachait une invitation : vers plus de conscience, plus d'amour, plus d'abondance et une expérience plus pleine de la vie. Pas nécessairement vers le résultat que je voulais, mais vers quelque chose que je ne pouvais pas encore voir. Avec le temps, cela a changé la question que je me pose lorsque la vie devient difficile. Au lieu de demander seulement : « Pourquoi cela m'arrive-t-il ? », j'ai commencé à demander : « Où cela m'emmène-t-il ? » Cette distinction compte, parce qu'un instant isolé nous dit très peu de choses sur la trajectoire d'une vie. Et je crois qu'il en va de même pour notre civilisation.

Si l'on recule suffisamment la caméra par rapport à notre moment présent, nous pouvons constater que l'histoire humaine ressemble davantage à une progression qu'à une suite de révolutions technologiques déconnectées. Pendant l'essentiel de notre histoire, presque tout ce qui déterminait la qualité de la vie humaine était défini par sa rareté. La nourriture était rare. L'énergie était rare. Le savoir était rare. La médecine était rare. Le transport était rare. La communication était rare. Le travail humain lui-même était rare. Une grande partie de l'effort de notre civilisation peut donc se comprendre comme une tentative de plus en plus sophistiquée de dépasser ces contraintes. L'industrialisation a démultiplié le muscle humain. L'électrification a rendu l'énergie disponible partout où les infrastructures pouvaient la transporter. Les ordinateurs ont, quant à eux, commencé à démultiplier notre capacité à calculer et à organiser l'information. L'ère de l'information a ensuite transformé le savoir en moteur économique. Puis Internet a connecté des milliards de personnes et créé quelque

chose que l'humanité n'avait jamais possédée : une archive numérique de nous-mêmes, en expansion permanente, contenant nos idées, nos questions, nos images, nos découvertes, nos disputes, nos langues, nos histoires, nos désirs et nos erreurs. Un cloud représentant la collection de l'expérience humaine, écrite par nous-mêmes.

L'intelligence artificielle ne pouvait donc pas arriver en premier. Elle a eu besoin de tout ce qui l'a précédée : l'électricité, les semi-conducteurs, les ordinateurs, les réseaux, le capital, les marchés mondiaux, les données, le cloud et, enfin, le web. L'humanité a passé des milliers d'années à produire du savoir. Internet en a rassemblé une part extraordinaire. Désormais, l'intelligence peut commencer à nous renvoyer ce savoir. **Nous avons construit l'archive. Nous avons maintenant construit le miroir.** C'est pourquoi je ne pense pas que l'IA soit simplement un nouveau cycle technologique. Elle représente une transition plus profonde dans l'histoire économique de notre espèce, parce que l'intelligence elle-même devient reproductible et de moins en moins coûteuse à distribuer. Contrairement à un baril de pétrole ou à une heure de travail humain, un logiciel peut être reproduit indéfiniment sans être consommé par la personne qui l'utilise. Les systèmes d'intelligence artificielle peuvent, de plus en plus, accomplir des tâches cognitives à travers des millions d'interactions simultanées. À mesure que ces capacités s'améliorent et que leur coût baisse, l'intelligence se comporte de moins en moins comme un privilège défini par sa rareté et de plus en plus comme une infrastructure, à l'image de l'eau ou de l'électricité. Mes premiers écrits sur la Génération Dorée décrivaient cela comme le passage d'une économie fondée sur la rareté à une abondance fondée sur l'intelligence. Mais la vérité, c'est que l'abondance n'est pas encore une réalité pour beaucoup. Nous devons d'abord franchir une première étape : **élever le zéro**. Parce que le but de l'IA ne peut pas être de permettre à quelques-uns d'extraire nos expériences collectives, nos vies et notre art, de les emballer dans un chatbot, puis de nous en facturer l'accès 19 dollars par mois. Quel gâchis d'intelligence...

Les technologies accessibles à notre génération ne déterminent pas le type de civilisation qui en émerge. C'est nous qui le faisons, à travers les systèmes économiques, politiques et socioculturels que nous mettons en place. Par ailleurs, avant de tirer sur le capitalisme, il mérite ici plus de nuance que l'adoration ou la condamnation. Car, avec du recul, les marchés, la concurrence, le capital privé et l'entrepreneuriat ont contribué à créer une prospérité extraordinaire. Le désir de construire mieux qu'un concurrent a accéléré l'invention. La perspective d'une récompense financière a mobilisé le capital vers le risque. Des entreprises ont coordonné des millions de personnes et de ressources à travers les continents. Le capitalisme a construit une grande partie de l'infrastructure qui a fini par produire l'ère de l'intelligence. Mais tout système finit par servir un objectif. Pour l'entreprise, cet objectif a été, pour l'essentiel, la valeur pour l'actionnaire. Pour la nation, l'une des mesures dominantes est devenue le produit intérieur brut (PIB). Ces objectifs ont produit d'immenses progrès, mais ils ont aussi créé de profonds angles morts. Un système peut faire croître le PIB pendant que 1,3 milliard de personnes deviennent plus isolées.¹ Une plateforme peut faire croître son chiffre d'affaires pendant que 45 % de ses utilisateurs se disent dépendants de leur téléphone.² Un système de santé peut croître économiquement pendant que la population qu'il sert devient

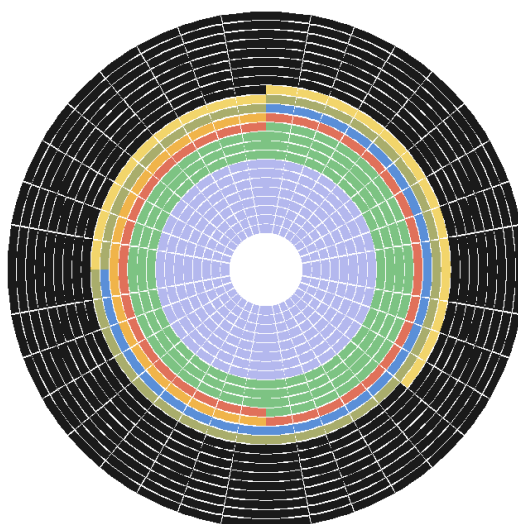
moins saine. Une entreprise peut optimiser l'engagement tout en dégradant, en silence, l'attention de millions de personnes. Nous sommes devenus extraordinairement sophistiqués dans notre manière de mesurer l'activité économique, sans devenir aussi sophistiqués dans notre capacité à nous demander si cette activité améliore réellement la vie humaine.

Et les conséquences deviennent impossibles à ignorer : 66 % des travailleurs disent vivre un burnout,³ tandis que 970 millions de personnes vivent avec un trouble mental.⁴ Ce ne sont pas des échecs isolés. Ce sont les signaux d'un système qui atteint ses limites. Et peut-être que notre tâche n'est plus de sauver ce système à tout prix. Peut-être devons-nous accepter d'en laisser certaines parties s'effondrer pour que quelque chose de plus humain puisse émerger à leur place. Pas seulement pour nous, mais pour la génération qui vient après nous, une génération en passe de consacrer une part extraordinaire de son existence, jusqu'à 36 % de sa vie adulte⁵, à regarder des écrans plutôt qu'à habiter pleinement le monde qui l'entoure. Nous avons bâti un système extractif pour prélever de la valeur sur la terre, sur le travail, sur l'attention et, finalement, sur la vie elle-même. Nous avons poussé cette logique si loin que le système n'extraie plus seulement des ressources de la vie ; il extrait l'expérience même d'être vivant. Le défi de notre génération est d'inverser cette équation : construire des systèmes qui ne consomment pas la vie humaine au nom de la croissance, mais qui utilisent le progrès, la technologie et l'intelligence pour rendre plus de vie à l'humanité.

WHERE THE TIME GOES

An 18-year-old has 864 months left.

Where they go if today's screen habits hold. One cell is a month, one ring is three years, from the centre out.



311 months on screens.

26 years, 36% of an adult life, at 8 h 39 min a day.

● Sleep 288	● Work + school 126	● Eating 36	● Driving 18
● Hygiene 27	● Chores 36	● Free time 22	● Screens 311

C'est là que commence, je crois, la prochaine grande transition. La question de l'ère de l'intelligence ne peut pas se limiter à savoir combien nous pouvons produire de plus. Elle doit devenir : **quelles sont les conditions dans lesquelles un être humain peut s'épanouir ?** Dès que cela devient l'objectif, la conception de nos systèmes change. La santé ne consiste plus seulement à traiter la maladie ; elle consiste à protéger la vitalité. L'éducation n'est plus d'abord un chemin vers l'emploi ; elle devient une infrastructure pour la curiosité, le développement des capacités et la découverte de soi. Le logement n'est plus simplement une classe d'actifs ; à sa base, c'est un abri, une stabilité et une dignité. La technologie ne réussit plus parce qu'elle capture l'attention ; elle réussit lorsqu'elle élargit notre capacité d'agir. La politique économique n'est plus évaluée uniquement à la vitesse de croissance d'une économie, mais aussi à notre capacité à déterminer si les gens sont en meilleure santé, plus en sécurité, plus libres, plus connectés et davantage capables de participer à l'avenir qui se construit autour d'eux. Dans mes travaux précédents sur la conception de systèmes intelligents de gestion et de gouvernance, j'ai réduit la condition du développement à une seule question : **est-ce que cela réduit la souffrance inutile et élargit la capacité humaine à vivre pleinement ?**

C'est ce que j'appelle **l'ingénierie de l'abondance**. Je ne veux pas dire par là faire semblant que les contraintes physiques ont disparu. La Terre reste finie. L'énergie exige des infrastructures. Les hôpitaux ont besoin de médecins, d'équipements et de bâtiments. Les maisons exigent toujours des matériaux et du travail. L'abondance n'est pas la croyance enfantine que tout peut devenir infini. C'est la reconnaissance que de nombreuses formes de souffrance que nous acceptons aujourd'hui ne sont plus des conséquences inévitables de la nature. Elles sont les conséquences de choix de conception, de coordination, d'incitations et d'allocation. Nous possédons déjà des ressources extraordinaires. Ce qui nous manque souvent, c'est l'intelligence nécessaire pour les coordonner autour de résultats humains. Un pays moderne peut savoir combien de lits d'hôpital existent, où la demande de logements augmente, quels bâtiments sont sous-utilisés, où l'énergie est gaspillée, quelles communautés manquent de médecins et où un investissement dans les infrastructures produirait la plus grande amélioration de la qualité de vie. L'IA peut rendre ces systèmes de plus en plus prédictifs plutôt que réactifs, tandis que les humains restent responsables des décisions. Des jumeaux numériques peuvent permettre aux gouvernements de simuler des interventions avant de dépenser des milliards. Des registres publics transparents peuvent permettre aux citoyens de voir où est allé l'argent et si les résultats promis ont été atteints. Des systèmes de données respectueux de la vie privée peuvent révéler des besoins collectifs sans transformer les citoyens en objets de surveillance. Les marchés peuvent continuer à produire de la concurrence et de l'innovation au-dessus d'un socle garanti. Il ne s'agit pas d'abolir les marchés. Il s'agit de devenir beaucoup plus clairs sur ce qui ne devrait jamais dépendre entièrement de la capacité de quelqu'un à y survivre.

Nous avons déjà des fragments de cette philosophie qui fonctionnent avec succès dans le monde. Certaines économies nordiques montrent comment des marchés compétitifs peuvent coexister avec un socle social solide. Les modèles de fonds souverains démontrent un autre principe important : une société peut posséder du capital productif et laisser les rendements de ce capital soutenir les générations futures. Cela devient encore plus intéressant dans une économie de l'intelligence. Si l'IA finit par apporter d'énormes quantités de capacité productive, pourquoi les citoyens n'y participeraient-ils qu'en tant que travailleurs déplacés ou consommateurs ? Pourquoi ne pourraient-ils pas y participer aussi en tant que propriétaires ? Des fonds d'investissement publics, des réserves de capital détenues par les citoyens, des systèmes de retraite, des infrastructures technologiques nationales et d'autres mécanismes peuvent permettre à une partie du dividende de productivité de se capitaliser au bénéfice de la population. L'architecture différera selon les pays, et il n'existe aucune formule idéologique unique. Le principe compte davantage : à mesure que l'intelligence accomplit une part croissante du travail économiquement utile, la propriété de l'intelligence productive devient l'une des questions politiques décisives du siècle.

Cela nous conduit à l'idée au cœur de la Génération Dorée : **Élever le Zéro.**

Aujourd'hui, le zéro est trop bas. Tombez assez loin et vous pouvez perdre votre revenu, puis votre logement, puis l'accès aux soins, puis la stabilité, puis la capacité psychologique nécessaire pour vous reconstruire. Quand le plancher de la société est aussi bas, la liberté devient en partie théorique. Une personne terrifiée par la perspective de se retrouver à la rue ne choisit pas son travail avec la même liberté que quelqu'un dont l'existence de base est assurée. Un enfant dont le développement est déterminé par le revenu de ses parents ne prend pas le départ de la course sur la même ligne que les autres. Un jeune de dix-huit ans brillant, né dans un village, ne devrait pas avoir moins accès à l'intelligence accumulée de l'humanité que quelqu'un né dans la richesse. Le but d'élever le zéro n'est pas de rendre toutes les vies humaines identiques. C'est d'établir un socle en dessous duquel nous décidons qu'aucun être humain ne doit tomber. Un abri. Des soins essentiels. L'éducation. La nutrition. La connectivité. L'accès à l'intelligence. L'infrastructure de base nécessaire pour participer à la civilisation moderne. Au-dessus de ce socle, les gens peuvent toujours construire, rivaliser, inventer, gagner, posséder, risquer, créer des entreprises extraordinaires et devenir extraordinairement riches. Le plafond reste ouvert. **Nous relevons simplement le plancher.**

Ce n'est pas seulement un argument moral. Cela pourrait devenir une nécessité économique. J'ai eu un jour une conversation profonde avec l'un de mes investisseurs, l'un des gérants de hedge funds les plus performants de Grande-Bretagne, sur la direction que l'intelligence artificielle donnait à l'économie. Nous sommes arrivés à une conclusion simple mais inconfortable : à terme, le modèle économique bâti sur la vente d'heures de travail ne peut pas rester le principe organisateur de la société. Comme il l'a dit, à juste titre : « **Le travail payé à l'heure est mort.** » On peut débattre de savoir si cette transition prendra dix ans, vingt ans ou bien plus. On peut débattre des professions qui changeront en premier et de celles qui resteront profondément humaines. Mais la direction, elle, ne trompe pas. C'est une

destination inévitable. Si une intelligence de plus en plus capable peut accomplir une part croissante du travail aujourd'hui échangé contre un salaire, alors lier le droit d'une personne à participer à la civilisation presque entièrement à sa capacité de vendre son travail devient instable. L'IA n'a pas besoin d'éliminer tous les emplois pour que ce problème apparaisse. Il lui suffit de modifier suffisamment le rapport de force entre le travail, l'intelligence et le capital pour que l'ancien contrat social commence à se fissurer.

Et la rupture ne sera pas seulement économique. Elle sera existentielle. Demandez à quelqu'un qui il est et remarquez à quel point il répond souvent par ce qu'il fait. LinkedIn en a fait un langage culturel : ex-Google, ex-Meta, banquier, avocat, fondateur, designer, médecin. Nous avons fusionné le métier et l'identité si complètement que la disparition ou la transformation du travail produira quelque chose de plus profond que le chômage. Pour des milliards de personnes, cela pourrait produire une mort de l'identité. Si je n'ai plus besoin d'accomplir la tâche autour de laquelle j'ai organisé vingt ans de ma vie, qui suis-je ? Si un jeune peut accéder à un enseignement personnalisé de niveau mondial auprès d'un système intelligent à un coût marginal quasi nul, qu'advient-il d'un système éducatif conçu en partie pour certifier l'accès au savoir ? Si le savoir lui-même devient abondant, qu'est-ce qui devient rare ? Peut-être le jugement. Le caractère. Le goût. Le courage. La confiance. La curiosité. La présence. L'imagination. La sagesse. La capacité d'aimer. La capacité de créer du sens. L'aptitude à savoir ce qui vaut la peine d'être fait quand personne ne vous dit ce qui doit l'être.

C'est pourquoi le but ultime de l'intelligence ne peut pas être de rendre l'humanité obsolète. **L'existence est fondamentalement une expérience de conscience. Les êtres humains entrent dans cette expérience dotés d'instinct, d'une capacité d'aimer, de conscience et de création. Pourtant, une grande partie de la vie a historiquement été consumée par la peur et la survie. La technologie atteint donc sa plus haute expression non pas quand elle remplace l'humanité, mais quand elle donne à l'humanité une plus grande liberté de devenir pleinement humaine.** La véritable promesse de l'intelligence artificielle n'est pas l'intelligence artificielle elle-même. C'est le temps. Du temps avec nos enfants. Du temps avec nos parents avant qu'ils ne partent. Du temps pour faire de l'art. Du temps pour apprendre. Du temps pour construire des amitiés. Du temps pour prendre soin de notre corps. Du temps pour marcher sans regarder un écran. Du temps pour explorer la conscience. Du temps pour servir nos communautés. Du temps pour découvrir ce que nous créerions si la survie n'occupait plus une si grande part de notre imagination.

C'est aussi pourquoi je m'inquiète de la direction dans laquelle nous pointons l'intelligence. Nous avons déjà vécu une version d'Internet où certains des ingénieurs les plus brillants de notre génération sont récompensés pour construire des algorithmes destinés à capturer une seconde de plus de notre attention. Ici, le modèle économique a déterminé l'architecture. Si l'acheteur est celui pour qui l'algorithme doit accroître le chiffre d'affaires, le système finit naturellement par apprendre à optimiser l'être humain pour qu'il passe plus de temps scotché à son téléphone, créant ainsi toujours plus d'occasions de lui vendre des produits pour le compte de quelqu'un d'autre. L'intelligence artificielle nous donne l'occasion d'inverser cette

relation. L'intelligence peut travailler pour la personne. Elle peut nous aider à nous comprendre plutôt qu'à nous manipuler. Elle peut révéler les relations entre notre sommeil, les personnes avec qui nous passons du temps, ce que nous mangeons, la manière dont nous utilisons notre attention et la façon dont nous nous sentons. Elle peut devenir un miroir plutôt qu'une machine à sous. C'est la philosophie à laquelle nous nous sommes engagés en construisant Lucie chez RHISE AI : un logiciel qui refuse de traiter l'humain comme une ressource attentionnelle et qui agit au contraire comme un miroir, en mettant en lumière les relations trop souvent déconnectées entre le sommeil, l'attention et la vitalité, tout en rendant à la personne qui tient le téléphone sa pleine capacité d'agir. Cette boussole, qui s'inscrit dans une nouvelle catégorie de produits que nous appelons l'intelligence personnelle, est construite pour vous montrer où vous êtes. Elle ne doit jamais décider où vous devez aller. Elle doit être un guide vers l'épanouissement, pas une porte vers l'isolement et la dépression.

La même philosophie peut s'étendre de l'individu aux institutions. L'IA peut aider à coordonner les ressources. Les logiciels intelligents pourraient profondément transformer les économies de services héritées du siècle dernier, en coordonnant des tâches complexes à l'échelle d'une civilisation. La blockchain et les systèmes cryptographiques peuvent rendre certaines formes de propriété, de transactions et de dépenses publiques vérifiables de manière indépendante. L'identité numérique peut donner accès à des services sans obliger chaque institution à accumuler des données personnelles. Des protocoles ouverts peuvent rendre les systèmes interopérables. Des tableaux de bord publics peuvent rendre les résultats visibles. Des systèmes intelligents de gestion des dépenses publiques peuvent repérer le gaspillage. Des systèmes prédictifs peuvent intervenir avant qu'une personne ne se retrouve à la rue, plutôt que de payer davantage pour gérer le sans-abrisme ensuite ; avant qu'une épidémie évitable ne devienne une urgence, plutôt que de financer le coût bien plus élevé d'un traitement tardif. La technologie ne produira pas magiquement une bonne gouvernance, et l'IA ne doit jamais devenir un souverain sans comptes à rendre. Le principe important est presque l'inverse : **plus notre infrastructure devient intelligente, plus elle doit devenir transparente, auditable et humainement responsable.** Mes travaux sur les systèmes intelligents de gestion décrivent cela comme le passage d'une dépense de crise réactive à une gestion prédictive des capacités, les humains conservant la responsabilité à chaque frontière de décision qui compte.

Rien de cet avenir n'est garanti. La même intelligence capable de produire une abondance extraordinaire peut concentrer un pouvoir extraordinaire. Elle peut créer une civilisation où un petit nombre d'institutions possède l'intelligence, l'infrastructure et le capital pendant que des milliards de personnes louent l'accès aux systèmes qui gouvernent leur vie. Elle peut créer une surveillance sans précédent. Elle peut rendre la manipulation intime et continue. Elle peut creuser les inégalités plus vite que n'importe quelle technologie précédente. Elle peut nous offrir un divertissement infini pendant que nos communautés disparaissent. Nous pourrions posséder l'intelligence la plus puissante que l'humanité ait jamais créée et l'utiliser pour faire cliquer les gens sur des publicités de plus en plus efficacement. C'est l'âge sombre caché à l'intérieur de la révolution de l'intelligence. La technologie ne nous sauve pas de nos

valeurs. Elle les amplifie.

C'est pourquoi je nous appelle la **Génération Dorée**. Non parce que nous sommes spéciaux. Non parce que l'histoire nous a choisis comme supérieurs à ceux qui nous ont précédés. Et certainement pas parce que nous méritons un titre grandiose. Nous sommes la Génération Dorée pour une raison bien moins glorieuse : **nous sommes responsables**. Il se trouve simplement que nous sommes vivants au moment de cette transition. Nos grands-parents ne pouvaient pas construire les institutions d'une économie de l'intelligence, parce que la technologie n'existait pas. Nos petits-enfants hériteront peut-être de systèmes si mûrs qu'en changer l'architecture fondamentale deviendra extraordinairement difficile. Nous nous tenons dans cet inconfortable entre-deux, assez vieux pour nous souvenir de la logique d'une économie fondée sur la rareté et assez tôt dans cette nouvelle ère pour pouvoir encore influencer l'architecture d'un monde d'abondance. Cela ne fait pas de nous des élus. Cela nous rend responsables.

Et dans cette génération, j'entrevois que nous aurons besoin de nombreux profils. Elle aura besoin d'**Éclaireurs**, ceux qui acceptent de montrer à l'humanité ce que nos systèmes produisent réellement et ce que nous sommes en train de devenir. Elle aura besoin de **Briseurs de Schémas**, des personnes prêtes à remettre en question les présupposés hérités simplement parce que « c'est comme ça qu'on a toujours fait ». Elle aura besoin de **Bâtisseurs de Ponts**, capables de réunir technologues et gouvernements, capital et communautés, science et spiritualité, générations et cultures qui peinent de plus en plus à se comprendre. Elle aura besoin d'**Architectes**, des personnes prêtes à accomplir le travail difficile de repenser la santé, l'éducation, le logement, la finance, la gouvernance et la technologie autour de finalités plus humaines. Elle aura besoin de **Tisseurs de Liens**, parce qu'aucune quantité d'intelligence ne peut remplacer le sentiment d'appartenance. Et elle aura besoin de **Gardiens**, des personnes qui comprennent que la puissance sans éthique peut devenir domination et qui protégeront la dignité, la vie privée, la liberté et la capacité d'agir de chacun à mesure que nos technologies deviennent plus puissantes. Ces rôles sont au centre de cette vision de la Génération Dorée, parce que la transition technologique seule ne suffit pas ; une civilisation exige aussi une architecture culturelle, institutionnelle et morale.

Vous n'avez pas besoin de fonder une entreprise d'IA pour appartenir à cette génération. Vous avez simplement besoin d'être pleinement éveillé à la responsabilité que cette époque nous confie. Vous êtes peut-être un enseignant qui se demande comment l'intelligence peut offrir à chaque enfant une attention individuelle. Vous êtes peut-être un médecin qui repense les soins autour de la prévention. Vous êtes peut-être un économiste qui développe de nouveaux modèles de propriété pour une économie automatisée. Vous êtes peut-être un responsable politique qui rend la dépense publique radicalement transparente. Vous êtes peut-être un artiste qui nous rappelle ce qui ne peut pas être réduit à une optimisation. Vous êtes peut-être un parent qui élève un enfant dont l'éducation devrait le préparer non seulement à se battre pour un emploi, mais aussi à se comprendre lui-même. Vous avez peut-être dix-huit ans, à Paris, à Londres, à Lagos, à Mumbai ou dans un village comme celui où ma propre vie a commencé, et vous lisez ceci en réalisant que les systèmes qui vous

entourent ne sont pas des lois de la nature. Ils ont été conçus par des êtres humains. Ils peuvent être reconçus par des êtres humains.

Cette prise de conscience est importante, parce que le modèle fondé sur la rareté a acquis l'autorité psychologique de l'inévitable. Nous regardons le sans-abrisme dans des villes qui concentrent des richesses immenses et nous le traitons presque comme la météo. Nous voyons des enfants dont le potentiel est bridé par leur lieu de naissance et nous appelons cela un résultat de l'économie. Nous tolérons les maladies évitables, la solitude, les inégalités éducatives et l'épuisement de millions de personnes, tout en possédant des technologies que les générations précédentes auraient prises pour de la magie. Rien de cela ne signifie que toute rareté peut disparaître. Mais cela signifie que nous devrions devenir beaucoup plus exigeants quant aux formes de rareté qui sont réellement physiques et à celles qui persistent à cause d'incitations, d'échecs de coordination, de choix politiques ou de systèmes que nous avons simplement cessé de questionner. **La rareté n'est pas une fatalité. Elle est fabriquée. L'abondance aussi.** Je reviens sans cesse à cette phrase, parce qu'elle capture la responsabilité au cœur de toute cette vision.

Imaginez ce qu'élever le zéro pourrait signifier sur une seule génération. Imaginez un enfant qui naît en sachant que, quelle que soit la richesse de ses parents, il sera nourri, logé, éduqué, soigné lorsqu'il sera malade et connecté à l'intelligence accumulée de l'humanité. Imaginez arriver à dix-huit ans sans que la première question de l'âge adulte soit « Comment éviter de tomber ? », mais plutôt « Qu'est-ce que je suis là pour apporter ? ». Imaginez l'entrepreneuriat lorsque l'échec ne menace plus de vous plonger dans la misère. Imaginez une éducation organisée autour de la découverte des capacités plutôt qu'autour du tri des individus en fonction des besoins du marché du travail. Imaginez des systèmes de santé récompensés pour éviter que les gens ne tombent malades. Imaginez une technologie dont les incitations économiques dépendent de sa capacité à rendre aux gens leur attention plutôt qu'à la consommer. Imaginez des institutions publiques dont les dépenses et les résultats peuvent être inspectés presque en temps réel. Imaginez que les gains de productivité générés par l'IA produisent non pas simplement des marges plus importantes, mais des semaines de travail plus courtes, des fondations publiques plus solides et une propriété plus largement distribuée du capital productif. Imaginez des millions de personnes qui récupèrent des heures chaque semaine et en investissent une partie dans leur famille, leur communauté, leur corps, leur créativité et leur vie intérieure.

Ce n'est pas une prédiction. C'est une direction.

La distinction est importante.

Je ne peux pas vous dire exactement à quoi ressemblera le monde de 2050. Personne ne le peut. Je ne peux pas vous dire quand telle ou telle catégorie de travail disparaîtra, ni si le revenu de base universel, les services de base universels, les fonds de richesse sociale, les dividendes citoyens ou des mécanismes entièrement nouveaux deviendront le modèle dominant. Je ne crois pas que notre tâche soit de faire semblant de posséder cette certitude. Notre tâche est d'établir les principes qui nous guideront à travers cette transition. Et ils sont

simples : l'IA doit servir l'humanité. Personne ne devrait naître seulement pour survivre. L'intelligence doit redonner du temps à l'humanité. Les gains de l'intelligence collective ne doivent pas appartenir exclusivement à une minuscule minorité. Le pouvoir d'agir de chaque être humain doit rester sacré. La transparence doit croître à mesure que les systèmes deviennent plus puissants. Et notre mesure du progrès doit devenir, de plus en plus, l'épanouissement des êtres humains.

Si nous pouvons nous accorder sur ces principes, d'immenses possibilités d'expérimentation s'ouvrent. Des villes différentes peuvent essayer des modèles de logement différents. Des pays peuvent expérimenter des fonds de richesse sociale et des infrastructures publiques d'IA. Des entreprises peuvent construire de nouvelles formes de technologie centrées sur l'humain. Des écoles peuvent repenser ce que signifie l'éducation lorsque l'information et le savoir deviennent abondants. Des systèmes de santé peuvent se tourner vers la prévention. De nouvelles institutions, pour lesquelles nous n'avons pas encore de mots, peuvent émerger. Certaines expériences échoueront. C'est normal. L'ère de l'intelligence ne devrait pas éliminer l'expérimentation ; elle devrait rendre l'apprentissage par l'expérimentation radicalement plus rapide. Le but n'est pas de concevoir un système parfait. C'est de lui donner une meilleure finalité, de passer du produit intérieur brut (PIB) à un objectif plus humain, puis de laisser des milliers de systèmes expérimenter, apprendre et évoluer vers cet objectif.

Pour moi, cet objectif est **l'épanouissement humain**.

Et la première étape tient en une mission immédiate :

Élever le Zéro.

Élever le plancher sous l'existence humaine jusqu'à ce que la survie ne soit plus la peur organisatrice de notre civilisation. Puis protéger la liberté au-dessus de ce plancher, afin que les êtres humains puissent explorer tout ce qu'ils sont capables de devenir.

Cela peut sembler d'une ambition impossible. La plupart des grandes avancées de civilisation l'ont semblé avant de devenir fondamentales. Il y a eu des générations pour lesquelles l'alphabétisation universelle paraissait irréaliste, l'électricité fantaisiste, le vol impossible et la communication mondiale instantanée absurde. Nous devrions veiller à ne pas confondre les limites des systèmes dont nous avons hérité avec les limites de la réalité elle-même.

L'humanité a démontré à maintes reprises quelque chose qui ressemble à de la magie lorsque suffisamment de personnes décident qu'une condition jugée impossible n'est plus acceptable et s'unissent pour construire un lendemain plus humain.

La Génération Dorée est simplement la génération à qui l'on demande de le faire à nouveau.

Nous ne sommes pas là pour adorer l'intelligence artificielle. Nous ne sommes pas là pour préserver le capitalisme exactement tel que nous en avons hérité, ni pour détruire tout ce que les marchés ont créé. Nous ne sommes pas là pour remettre la civilisation aux algorithmes. Nous sommes là pour prendre les outils extraordinaires que l'histoire a placés entre nos mains

et poser à leur sujet une question plus belle :

Jusqu'où l'humanité pourrait-elle devenir plus humaine si l'intelligence nous libérait enfin d'une existence organisée en si grande partie autour de la survie ?

C'est à cela que sert l'abondance.

Pas à un confort infini.

Pas à des machines qui font tout pendant que les êtres humains deviennent des observateurs passifs de l'existence.

Pas à plus de consommation.

L'abondance, c'est la liberté d'être présent. D'aimer profondément. De créer sans peur. D'élever des enfants avec du temps. De prendre soin de nos aînés. De nous connaître. De servir. D'explorer. De construire. De jouer. De nous émerveiller. De nous asseoir avec un autre être humain sans rien attendre de lui. De faire l'expérience de la conscience en supprimant, autant que nous le pouvons, les peurs inutiles qui se dressent entre nous et la vie.

Et peut-être, si l'univers est vraiment intentionnel, est-ce là que cette extraordinaire progression nous emmenait depuis le début.

Du muscle aux machines. De l'obscurité à l'électricité. De l'information à Internet. D'Internet à l'intelligence. Et maintenant, peut-être, de l'intelligence à nous-mêmes.

Nous avons construit la machine.

Nous devons maintenant décider à quoi elle sert.

Nous avons construit le miroir.

Nous devons maintenant avoir le courage de nous y regarder.

Nous avons hérité de la rareté.

Nous avons maintenant la responsabilité de concevoir l'abondance.

Élever le Zéro est la mission de la Génération Dorée.

Samy Samandjeu

Octobre 2026

SOURCES

1. Organisation mondiale de la Santé, Commission sur la connexion sociale, *From loneliness to social connection: charting a path to healthier societies*, 30 juin 2025. Une personne sur six dans le monde est touchée par la solitude, soit environ 1,3 milliard de personnes. who.int

2. Harmony Healthcare IT, *Are You Addicted to Your Phone? American Phone Usage and Screen Time Statistics*, enquête auprès de 1 024 adultes américains, décembre 2023 : 45 % se disent dépendants de leur téléphone.

L'enquête de décembre 2024 donne 49 %. [harmonyhit.com](https://www.harmonyhit.com)

3. Moodle, étude menée par Censuwide, rapportée par Forbes, *Job Burnout at 66% in 2025, New Study Shows*, 8 février 2025 : 66 % des salariés américains disent vivre une forme d'épuisement professionnel. [forbes.com](https://www.forbes.com)

4. Organisation mondiale de la Santé, *Rapport mondial sur la santé mentale, 2022*, et page de synthèse de l'OMS sur la santé mentale : en 2019, 970 millions de personnes dans le monde vivaient avec un trouble mental. [who.int](https://www.who.int)

5. Common Sense Media, *The Common Sense Census: Media Use by Tweens and Teens, 2021* (Rideout, Peebles, Mann et Robb, 2022) : les 13 à 18 ans passent en moyenne 8 heures 39 minutes par jour devant des écrans de divertissement, hors usage scolaire. C'est 36 % d'une journée de 24 heures. Maintenu de 18 à 90 ans, cela représente 311 des 864 mois restants, un peu moins de vingt-six ans. Le maintenir constant est une hypothèse, pas une prévision : les rapports *Digital 2026* de DataReportal situent les internautes adultes du monde entier à près de sept heures par jour tous appareils confondus, les 18 à 24 ans étant les plus gros utilisateurs, autour de huit heures. commonsensemedia.org · datareportal.com

6. Le graphique est illustratif et volontairement prudent. Il suppose une vie de 90 ans, 8 heures de sommeil et l'usage des écrans de la note 5, puis arrondit les autres bandes à des moyennes quotidiennes simples. Les comparaisons affichées au survol sont les moyennes américaines pour les 15 ans et plus, issues du Bureau of Labor Statistics, *American Time Use Survey*, résultats 2025, tableau 1 : sommeil 9,0 heures par jour, travail et études 3,8, repas 1,2, ménage, cuisine et courses 2,7, toilette 46 minutes. La vraie vie est plus remplie que le graphique, et les écrans se superposent au travail, aux études et aux loisirs, si bien que les bandes montrent l'échelle du phénomène plutôt qu'une comptabilité exacte. bls.gov